

Poèmes d'élection, florilège  
PPI groupe 3  
Mai 2022

Victor Hugo, *Les Rayons et les ombres*, 1840

Nuits de juin

L'été, lorsque le jour a fui, de fleurs couverte  
La plaine verse au loin un parfum enivrant ;  
Les yeux fermés, l'oreille aux rumeurs entrouverte,  
On ne dort qu'à demi d'un sommeil transparent.

Les astres sont plus purs, l'ombre paraît meilleure ;  
Un vague demi-jour teint le dôme éternel ;  
Et l'aube douce et pâle, en attendant son heure,  
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

(*Mathilde D.*)

Gérard de Nerval, *Les Filles du feu*, 1854.

Artémis

La Treizième revient... C'est encor la première ;  
Et c'est toujours la seule, - ou c'est le seul moment  
Car es-tu reine, ô toi ! la première ou dernière ?  
Es-tu roi, toi le seul ou le dernier amour ?...

Aimez qui vous aima du berceau dans la bière ;  
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement :  
C'est la mort - ou la morte... Ô délice ! ô tourment !  
La rose qu'elle tient, c'est la *Rose trémière*.

Sainte napolitaine aux mains pleines de feux,  
Rose au cœur violet, fleur de sainte Gudule :  
As-tu trouvé ta croix dans le désert des cieus ?

Roses blanches, tombez! vous insultez nos dieux:  
Tombez fantômes blancs de votre ciel qui brûle :  
- La sainte de l'abîme est plus sainte à mes yeux !

(*Mathieu*)

Théophile Gautier (recueil non identifié)

Plaisir d'été

Quand à peine un nuage,  
Flocon de laine, nage  
Dans les champs du ciel bleu,  
Et que la moisson mûre,  
Sans vagues ni murmure,  
Dort sous un ciel de feu;

Aux fentes des murailles  
Quand luisent les écailles  
Et les yeux du lézard,  
Et que les taupes fouillent  
Les prés, où s'agenouillent  
Les grands bœufs à l'écart,

Qu'il fait bon ne rien faire,  
Libre de toute affaire,  
Libre de tous soucis,  
Et sur la mousse tendre  
Nonchalamment s'étendre,  
Ou demeurer assis... (*Clélia*)

Marcelline Desbordes-Valmore,  
*Poésies inédites*, 1860

Les Roses de Saâdi

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;  
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes  
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées  
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.  
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.  
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...  
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

(*Manon*)

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, 1861

« Spleen et Idéal »

XXVII

Une charogne

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,  
Ce beau matin d'été si doux :  
Au détour d'un sentier une charogne infâme  
Sur un lit semé de cailloux,

Les jambes en l'air, comme une femme lubrique,  
 Brûlante et suant les poisons,  
 Ouvrait d'une façon nonchalante et cynique  
 Son ventre plein d'exhalaisons.

Le soleil rayonnait sur cette pourriture,  
 Comme afin de la cuire à point,  
 Et de rendre au centuple à la grande Nature  
 Tout ce qu'ensemble elle avait joint ;

Et le ciel regardait la carcasse superbe  
 Comme une fleur s'épanouir.  
 La puanteur était si forte, que sur l'herbe  
 Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre  
 putride,  
 D'où sortaient de noirs bataillons  
 De larves, qui coulaient comme un épais liquide  
 Le long de ces vivants haillons.

Tout cela descendait, montait comme une vague,  
 Ou s'élançait en pétillant ;  
 On eût dit que le corps, enflé d'un souffle vague,  
 Vivait en se multipliant.

Et ce monde rendait une étrange musique,  
 Comme l'eau courante et le vent,  
 Ou le grain qu'un vanneur d'un mouvement rythmique  
 Agite et tourne dans son van.

Les formes s'effaçaient et n'étaient plus qu'un rêve,  
 Une ébauche lente à venir,  
 Sur la toile oubliée, et que l'artiste achève  
 Seulement par le souvenir.

Derrière les rochers une chienne inquiète  
 Nous regardait d'un œil fâché,  
 Épiant le moment de reprendre au squelette  
 Le morceau qu'elle avait lâché.

- Et pourtant vous serez semblable à cette  
 ordure,  
 À cette horrible infection,  
 Etoile de mes yeux, soleil de ma nature,  
 Vous, mon ange et ma passion !

Oui ! telle vous serez, ô la reine des grâces,  
 Après les derniers sacrements,  
 Quand vous irez, sous l'herbe et les floraisons  
 grasses,  
 Moisir parmi les ossements.

Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine  
 Qui vous mangera de baisers,  
 Que j'ai gardé la forme et l'essence divine  
 De mes amours décomposés !

*(Morgane)*

## XLIX

### L'invitation au voyage

Mon enfant, ma sœur,  
 Songe à la douceur  
 D'aller là-bas vivre ensemble !  
 Aimer à loisir,  
 Aimer et mourir  
 Au pays qui te ressemble !  
 Les soleils mouillés  
 De ces ciels brouillés  
 Pour mon esprit ont les charmes  
 Si mystérieux  
 De tes traîtres yeux,  
 Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
 Luxe, calme et volupté.

Des meubles luisants,  
 Polis par les ans,  
 Décoreraient notre chambre ;  
 Les plus rares fleurs  
 Mêlant leurs odeurs  
 Aux vagues senteurs de l'ambre,  
 Les riches plafonds,  
 Les miroirs profonds,  
 La splendeur orientale,  
 Tout y parlerait  
 À l'âme en secret  
 Sa douce langue natale.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux  
Dormir ces vaisseaux  
Dont l'humeur est vagabonde ;  
C'est pour assouvir  
Ton moindre désir  
Qu'ils viennent du bout du monde.  
- Les soleils couchants  
Revêtent les champs,  
Les canaux, la ville entière,  
D'hyacinthe et d'or ;  
Le monde s'endort  
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,  
Luxe, calme et volupté.

*(Emma)*

### LXIX La Musique

La musique souvent me prend comme une mer !  
Vers ma pâle étoile,  
Sous un plafond de brume ou dans un vaste éther,  
Je mets à la voile ;

La poitrine en avant et les poumons gonflés  
Comme de la toile,  
J'escalade le dos des flots amoncelés  
Que la nuit me voile ;

Je sens vibrer en moi toutes les passions  
D'un vaisseau qui souffre ;  
Le bon vent, la tempête et ses convulsions

Sur l'immense gouffre  
Me bercent. D'autre fois, calme plat, grand miroir  
De mon désespoir !

*(Katarina)*

### « Tableaux parisiens »

XCIII

#### À une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.  
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,  
Une femme passa, d'une main fastueuse  
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

Agile et noble, avec sa jambe de statue.  
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,  
Dans son œil, ciel livide où germe l'ouragan,  
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

Un éclair... puis la nuit ! — Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !  
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,  
Ô toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

*(Salma)*

**Paul Verlaine, *Romances sans paroles*, 1874**

Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville ;  
Quelle est cette langueur  
Qui pénètre mon cœur ?

Ô bruit doux de la pluie  
Par terre et sur les toits !  
Pour un cœur qui s'ennuie,  
Ô le chant de la pluie !

Il pleure sans raison  
Dans ce cœur qui s'écœure.  
Quoi ! nulle trahison ?...  
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine  
De ne savoir pourquoi  
Sans amour et sans haine  
Mon cœur a tant de peine !

*(Mathilde B.)*

**Paul Verlaine, *Sagesse*, 1880**

La mer est plus belle  
Que les cathédrales,  
Nourrice fidèle,  
Berceuse de râles,  
La mer sur qui prie  
La Vierge Marie !

Elle a tous les dons  
Terribles et doux.  
J'entends ses pardons  
Gronder ses courroux.  
Cette immensité  
N'a rien d'entêté.

Oh ! si patiente,  
Même quand méchante !  
Un souffle ami hante  
La vague, et nous chante :  
« Vous sans espérance,  
Mourez sans souffrance ! »

Et puis sous les cieux  
Qui s'y rient plus clairs,  
Elle a des airs bleus,  
Roses, gris et verts...  
Plus belle que tous,  
Meilleure que nous !

(*Valentine*)

**Victor Hugo, *Toute La Lyre* 1888**

(recueil posthume)

### Le Mot

Braves gens, prenez garde aux choses que vous dites.  
Tout peut sortir d'un mot qu'en passant vous perdîtes.  
Tout, la haine et le deuil ! - Et ne m'objectez pas  
Que vos amis sont sûrs et que vous parlez bas...  
Écoutez bien ceci :

Tête-à-tête, en pantoufle,

Portes closes, chez vous, sans un témoin qui souffle,  
Vous dites à l'oreille au plus mystérieux  
De vos amis de cœur, ou, si vous l'aimez mieux,  
Vous murmurez tout seul, croyant presque vous taire,  
Dans le fond d'une cave à trente pieds sous terre,  
Un mot désagréable à quelque individu ;  
Ce mot que vous croyez qu'on n'a pas entendu,  
Que vous disiez si bas dans un lieu sourd et sombre,  
Court à peine lâché, part, bondit, sort de l'ombre !  
Tenez, il est dehors ! Il connaît son chemin.  
Il marche, il a deux pieds, un bâton à la main,  
De bons souliers ferrés, un passeport en règle ;  
- Au besoin, il prendrait des ailes, comme l'aigle !  
Il vous échappe, il fuit, rien ne l'arrêtera.  
Il suit le quai, franchit la place, *et caetera*,  
Passe l'eau sans bateau dans la saison des crues,  
Et va, tout à travers un dédale de rues,  
Droit chez le citoyen dont vous avez parlé.  
Il sait le numéro, l'étage ; il a la clé,  
Il monte l'escalier, ouvre la porte, passe,  
Entre, arrive, et, railleur, regardant l'homme en face,  
Dit : - Me voilà ! je sors de la bouche d'un tel. -  
Et c'est fait. Vous avez un ennemi mortel.

(*Chloé L.*)

**Edmond Rostand, *Cyrano de Bergerac*, 1897**

### II, 8

Cyrano.

Et que faudrait-il faire ?

Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,  
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc  
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,

Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?  
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,  
Des vers aux financiers ? Se changer en bouffon  
Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,  
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?  
Non, merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?  
Avoir un ventre usé par la marche ? Une peau  
Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?  
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?...  
Non, merci. D'une main flatter la chèvre au cou  
Pendant que, de l'autre, on arrose le chou,  
Et donneur de séné par désir de rhubarbe,  
Avoir un encensoir, toujours, dans quelque barbe ?  
Non, merci ! Se pousser de giron en giron,  
Devenir un petit grand homme dans un rond,  
Et naviguer, avec des madrigaux pour rames,  
Et dans ses voiles des soupirs de vieilles dames ?  
Non, merci ! Chez le bon éditeur de Sercy  
Faire éditer ses vers en payant ? Non, merci !  
S'aller faire nommer pape par les conciles  
Que dans les cabarets tiennent des imbéciles ?  
Non, merci ! Travailler à se construire un nom  
Sur un sonnet, au lieu d'en faire d'autres ? Non,  
Merci ! Ne découvrir du talent qu'aux mazettes ?  
Être terrorisé par de vagues gazettes,  
Et se dire sans cesse : « Oh, pourvu que je sois  
Dans les petits papiers du Mercure François ? »...  
Non, merci ! Calculer, avoir peur, être blême,  
Préférer faire une visite qu'un poème,  
Rédiger des placets, se faire présenter ?  
Non, merci ! non, merci ! non, merci !

(*Quentin*)

Georges Fourest, *La Négresse blonde*, 1909

Un Homme

*Justum et tenacem propositi virum*

Horace

*Gémir, pleurer, prier est également lâche.*

Alfred de Vigny

Quand le docteur lui dit : « Monsieur, c'est la vérole  
Indiscutablement ! », quand il fut convaincu  
Sans pouvoir en douter qu'il était bien cocu,  
L'Homme n'articula pas la moindre parole.

Quand il réalisa que sa chemise ultime  
Et son pantalon bleu par un trou laissaient voir  
Sa fesse gauche et quand il sut que vingt centimes  
(Oh ! pas même cinq sous !) faisaient tout son avoir,

Il ne s'arracha point les cheveux, étant chauve,  
Il ne murmura point : « Que le bon Dieu me sauve ! »  
Ne se poignarda pas comme eût fait un Romain,

Sans pleurer, sans gémir, sans donner aucun signe  
D'un veule désespoir, calme, simple, très-digne,  
Il prononça le nom de l'excrément humain.

(*Élise*)

Georg Trakl, *Crépuscule et déclin*,  
*Sébastien en rêve*, 1915

Delirium

La neige noire qui ruisselle des toits ;  
Un doigt rouge plonge dans ton front  
Dans la chambre nue descendent des névés bleus,  
Qui sont les miroirs engourdis des amants.  
En lourds morceaux éclate la tête et médite  
Les ombres dans le miroir des névés bleus,  
Le sourire froid d'une putain morte.  
Dans des parfums d'œillet pleure le vent du soir.

(*Simon*)

Guillaume Apollinaire – Calligrammes 1918

La Victoire (extrait)

(...) Écoutez la mer

La mer gémir au loin et crier toute seule  
Ma voix fidèle comme l'ombre  
Veut être enfin l'ombre de la vie  
Veut être ô mer vivante infidèle comme toi

La mer qui a trahi des matelots sans nombre  
Engloutit mes grands cris comme des dieux noyés  
Et la mer au soleil ne supporte que l'ombre  
Que jettent des oiseaux les ailes éployées

La parole est soudaine et c'est un Dieu qui tremble  
(...)

(*Lucy*)

Jacques Prévert, *Histoires*, 1946

Un beau matin

Il n'avait peur de personne  
Il n'avait peur de rien  
Mais un matin un beau matin  
Il croit voir quelque chose  
Mais il dit Ce n'est rien  
Et il avait raison  
Avec sa raison sans nul doute  
Ce n'était rien  
Mais le matin ce même matin  
Il croit entendre quelqu'un  
Et il ouvrit la porte  
Et il la referma en disant Personne  
Et il avait raison  
Avec sa raison sans nul doute  
Il n'y avait personne  
Mais soudain il eut peur  
Et il comprit qu'Il était seul  
Mais qu'Il n'était pas tout seul  
Et c'est alors qu'il vit  
Rien en personne devant lui

(*Jade*)